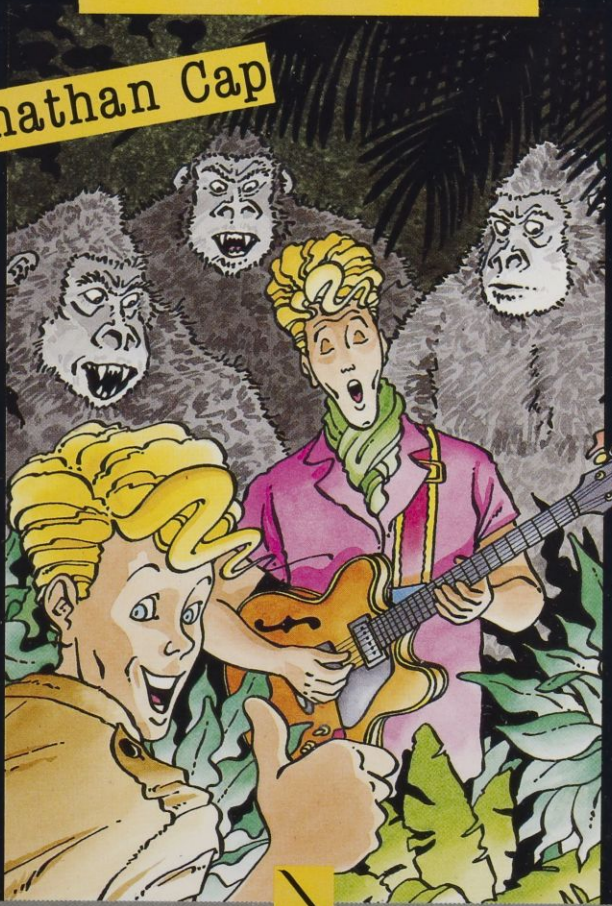
El. 8° Y
17139
(1, XIII)

POCHE · NATHAN ·

U DE F. RIVIÈRE / J. JOUET

Le gorille de Kivou

Jonathan Cap



Jonathan Cap
Le gorille de Kivou

Une histoire écrite par Jacques Jouet,
d'après un scénario de François Rivière

EL 8° Y
17139
(1, XIII)



JONATHAN CAP

Vous vous souvenez des *Rocking Boys* ? Jonathan, c'était leur chanteur. Depuis, il n'a pas quitté le show-biz, mais sans qu'il sache comment, sa vie est devenue un vrai polar...



JULIA MAYBRIDGE

est née en Inde. Fut championne de natation. A rencontré un jour à Londres son chanteur préféré. Heureusement pour lui, car elle, elle a les pieds sur terre.



Les VERNON

sont les neveux de Jonathan. A gauche, Alex (14 ans) sentimental mais malin. A droite, Nico (13 ans) fonceur, casse-cou.





OSLO

un cabot qui ne perd jamais une occasion de faire parler de lui !



FRANÇOIS RIVIÈRE

qui les a inventés.



DAMIEN CHAVANAT

qui les a dessinés.

6-13106 823

F. RIVIERE / J. JOUET

Jonathan Cap
Le gorille de Kivou

UBI: BCN 573062

Illustrations de
Damien Chavanat

ARC-EN-POCHE/NATHAN
Série dirigée par Laurence Kiéfé



© Editions Nathan, Paris France, 1988

I

Chapter zero

Ferme les yeux dix secondes.

Allons, ferme les yeux, tu ne le regretteras pas. Je compte jusqu'à dix... 1... 2... 3... 4... 5... 6... 7... 8... 9... 10...

Tu peux les rouvrir.

Et maintenant, regarde de tous tes yeux, regarde, comme disait Féofar-Khan à Michel Strogoff, avant de l'aveugler.

Qu'est-ce que tu vois ?

Tu ne vois pas la fumée du brasier qui chauffe la lame au rouge.

Ici, c'est le paysage tout entier qui fume. La montagne fume, l'horizon fume, les arbres immenses, les feuilles lourdes des bananiers, toute la végétation fume.

Fumées de volcans qui ne dorment que d'un œil... et c'est vrai que les volcans ont de grosses orbites rondes : on voit très bien ça, d'avion, quand on les survole.

Fumées causées par l'humidité. L'océan vert fume. Tu es dans le brouillard.

On est au petit matin, à cette heure étrange et fraîche où les bruits de la nuit se sont tus : un tam-tam sourd, un long cri d'oiseau de nuit ou de bête sauvage, un avion qui passe très haut en clignotant du rouge. Les bruits du grand jour n'ont pas encore commencé : un moteur de jeep, une rumeur de foule qui se prépare au marché, des arbres qu'on abat pour élargir les pistes...

Tu ne bouges pas, et tu regardes.

Le brouillard se dissipe, et il y a du monde. Des silhouettes sombres s'agitent sous le couvert. Des gens qui pique-niquent. Ils sont sept ou huit, assis en cercle comme des campeurs ou des cow-boys qui ont dormi la tête sur leur selle. Mais ils ne boivent pas le café dans un quart en fer-blanc, ils croquent à pleines dents des branches d'un beau vert clair. Du céleri. A la croque-au-sel. Ils doivent être végétariens, ces vacanciers-là. Ils se régalent.

Ils ne sont pas pressés de reprendre la route. Le repas fini, ils s'allongent sur le dos — en tout cas les plus grands — et croisent leurs mains derrière la nuque, afin de montrer leur poitrine au soleil.

Les plus petits batifolent. Ils sont quatre. Ils jouent à la balle en se lançant des fruits qui ont l'air de grosses pommes. Ils font un raffut du

diable et se lassent vite. Alors, ils font une provision de petites graines qu'ils lancent avec habileté sur le nez des parents.

Finie la sieste !

Le chef de troupe se lève en grognant et se précipite sur les petits farceurs. Il en saisit trois d'un coup : il en coince deux sous un bras et, d'une main, empoigne le troisième par la peau du cou. Il les ramène dans le cercle des grands et les confie aux autres qui se mettent à les lécher, les chatouiller, les gratter, les bisouiller...

Le colosse repart à la poursuite du quatrième petit qui est de loin le plus vif. Il ne s'est pas laissé prendre, et nargue son poursuivant en lui faisant force grimaces, du haut de la branche sur laquelle il a grimpé vite fait.

A ce moment, le gros papa se retrouve nez à nez avec une drôle de bestiole. Quelque chose de beaucoup plus petit que lui, installé à quatre pattes, totalement immobile, les yeux baissés au sol. Ça n'a pas l'air d'avoir peur.

Un temps d'arrêt. Hésitation de part et d'autre. C'est vivant, ou c'est un bout de bois mort ?

Le bout de bois mort porte des lunettes. Il a sur les épaules un petit sac à dos, entre les mains un cahier genre cahier de brouillon à gros carreaux.

Stop ! Il y a une photo à faire. Vas-y. Prends le polaroïd dans le sac à dos du bout de bois à

lunettes... Voilà... Prends la photo, c'est ça... Tssiouuuu... zzzclaccc ! Tire à toi le bout de papier. Agite un peu pour sécher l'émulsion, et regarde, regarde de tous tes yeux !

Le bout de bois, c'est une petite bonne femme qui doit bien avoir la quarantaine, vêtue d'un habit léger, de couleur beige. Sur sa tête, un chapeau à larges bords.

Devant elle, avançant le bras pour la toucher, un immense gorille au pelage noir, avec une traînée de poils gris sur l'échine. Il a l'air éberlué. Il n'en croit pas ses gros yeux. Il n'a pas l'air trop méchant, mais on sent que ça peut partir d'un seul coup.

Derrière, tu devines le reste de la petite famille : trois femelles épouillant trois petits. Elles plongent les doigts dans leur toison, en ressortent des poux, des puces, des tiques, un peu de tout... qu'elles portent à la bouche et avalent.

Sur son arbre, le vilain petit canard, vilain petit gorille casse des branches pour le plaisir.

Crrraaacc !

Cet imbécile vient de casser la branche sur laquelle il était assis ! Il s'écroule avec fracas dans la végétation en brisant des tiges vertes grosses comme la cuisse. Il en sort une sève laiteuse. Le petit chahuteur, qui n'a pas de mal, se précipite sur ce breuvage dont il a bien l'air de se régaler.

Tu peux garder la photo chez toi. Tu la mettras au mur dans ta chambre.

C'est une photo d'un autre continent. Il y fait chaud, humide, froid la nuit.

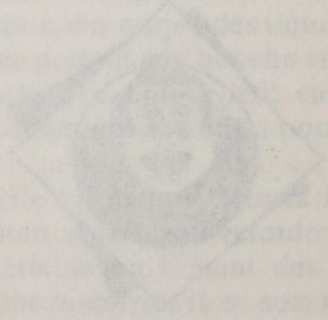
Des odeurs complètement nouvelles, pour un voyageur qui arrive. Des plantes énormes et vertes, vertes comme c'est pas permis. Des bestiaux démesurés...

C'est l'Afrique...

L'étonnement généralisé. Et les habitants qui rigolent en regardant ta peau trop blanche.

L'Afrique...





II

Partira ? Partira pas ?

— Ah ! l'Af... l'Af... l'Af...

— Hé ! Jon...

— Ah ! l'Af... ah ! l'Af... l'Af-f-frique...

— Qu'est-ce qui t'arrive, hé, Jonathan ?... Je t'en supplie, calme-toi un peu !

— Voilà qu'il se met à bégayer, déclare Nico. Eh bien, ça promet !

— C'est vrai que s'il commence à débloquer comme ça en plein Paris, qu'est-ce que ce sera sur les pentes des Virunga ?

Jonathan est assis sur sa grosse valise toute rouge — un rouge couleur de piment frais d'une violence extraordinaire. La valise est pleine à craquer. Jonathan a les yeux dans le vide, comme s'il contemplait déjà un paysage grandiose. Il sourit niaisement.

— Ne vous en faites pas pour moi... Je saurai me tenir... Je sais toujours me tenir en société...

— Même en société de gorilles ?

— Ouaf !

— Surtout en société de gorilles...

— Ouaf, ouaf ! (C'est Oslo qui s'exprime, si toutefois on n'avait pas encore compris.)

— ... Oui, mes petits amis, vous allez voir ce que vous allez voir ! Mon rêve, depuis que je suis tout petit... Être présenté à des gorilles...

— Ouaf ! Ouaf ! Ouaf !

Depuis deux mois qu'il entend parler de gorilles, Oslo réagit chaque fois que le mot est prononcé. Il montre les dents. Il grogne. La raison a paru suffisante pour qu'il ne soit pas du voyage. Il restera avec Juliette. Ça lui apprendra à être raciste !

— Oui, eh bien, en attendant de voir, dit Alex, tu ne t'imagines pas que tu vas emporter cette valise monstrueuse qui doit bien peser sa demi-tonne, et discrète, avec ça, discrète, j' te dis pas...

— S'il le faut, je paierai le supplément !

Jonathan a pris son ton impérial pour faire cette déclaration banale. Alex a une mimique fatiguée. Qu'est-ce qu'il a fait au bon dieu pour avoir un tonton aussi têtu ?

— Il ne s'agit pas de supplément, il s'agit de tes épaules, Jonathan, tu sais bien qu'on a au moins trois jours de marche dans le meilleur des cas, pour atteindre le camp...

— Trois jours de marche... Et les voitures, mon pauvre Alex, les taxis-brousse, tu n'as